

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'ouverture de l'Exposition universelle est la grande actualité du moment; elle accapare la pensée et l'attention publique à ce point qu'il semble sans intérêt de s'occuper d'autre chose. Malheureusement pour nous, notre mission n'est pas d'entretenir nos lectrices d'un aussi vaste sujet : la mode nous réclame et nous lui appartenons avant tout. Il n'est cependant pas hors de propos de faire observer qu'il existe entre ces deux ordres de choses une certaine corrélation : on peut affirmer, en effet, que cette grande fête nationale et confraternelle de tous les peuples, organisée par la France, va donner une impulsion extraordinaire aux modes; aussi le moment est-il arrivé, pour la Parisienne, de justifier d'une façon éclatante la réputation d'élégance et de grâce instinctives qu'on s'est toujours plu à lui reconnaître.

Les femmes de province s'habillent richement, les étrangères recherchent trop souvent l'excentricité; il est donc permis de dire qu'à Paris seulement on sait interpréter sagement la mode. Le secret de la Parisienne, c'est d'abord qu'elle a peu de toilettes à la fois, ce qui lui permet de les renouveler souvent; et puis, elle se préoccupe avant tout de la ligne, comme disent les artistes, ou de la forme, si l'expression paraît meilleure. Sa silhouette est nette et franche de détail inutile : c'est là la pierre de touche du genre parisien.

Pour le moment, la mode continue de patronner le mélange du tissu broché et de l'uni; on voit de très-jolies toilettes ainsi composées. Une robe de faille noire ou de couleur sombre, par exemple, se trouve éclaircie d'un gilet, d'un parement et de bandes en lampas ou brocatelle. Nous avons remarqué une robe de faille et grenadine noires, dont le devant était orné d'un gilet assez étroit en brocatelle; cette dernière étoffe présentait sur fond bleu des dessins de plusieurs tons. Un flot de ruban noir, à envers satin de différentes nuances, termine le bas du gilet. La robe est, en outre, garnie de dentelle noire ruchée et fort habilement posée, puis d'une large ruche de satin noir, bordée de brocatelle, qui entoure le bas de la traine.

Voici un modèle d'une autre tournure, quoique dans le même ordre d'idées en tant que mélange d'étoffes; c'est un costume court. La jupe ras-terre est en broché vert mousse et blanc; le bas plissé à larges plis plats. Tablier assez court et non arrondi, en cachemire vert mousse sombre, bordé d'une frange laminée; une tunique de même étoffe est drapée à la paysanne par derrière. Corsage de cachemire à basques courtes, rayé au milieu devant

d'une large bande de broché et entouré d'une autre bande plus étroite. Un postillon en broché forme le bas du dos, et les manches sont terminées par un double parement d'étoffe pareille.

Un genre à indiquer dans les modes actuelles, c'est la disposition qu'on vient d'adopter et qui consiste à garnir des costumes noirs, même des confections, de bouclettes de ruban noir à envers satin de couleur. Nous avons vu, entre autres, une grande visite de faille noire, entourée de deux volants de dentelle noire ruchée, dont la tête était formée de bouclettes noires à envers caroubier. C'était vraiment très-joli.

Au nombre des garnitures les plus recherchées aujourd'hui, il faut placer la frange laminée; cette frange offre une très-grande variété de types, parmi lesquels il en est de fort remarquables. Nous en avons vu d'une délicatesse et d'une légèreté telle qu'on pouvait les appliquer aux tissus les plus légers (grenadine, gaze, etc.). Les franges et marabouts laminés se trouvent non-seulement en tout

noir, mais encore en couleur, et rien n'est coquet comme une visite en vigogne mastic, garnie de marabout de même ton.

Nous devons enregistrer, au nombre des nouvelles garnitures, la dentelle russe en fil ou soie de ton écri, mélangé de bleu marine, de rouge, etc. On peut s'en servir aussi heureusement pour le costume de laine que pour celui de toile ou de zéphir. Cette dentelle russe est d'autant mieux reçue aujourd'hui, que la mode a accepté depuis quelque temps déjà le linge de table, de toilette et même le linge de corps « à la russe ». Nos grands magasins nous en offrent journellement les modèles les plus



P. N° 414. — CHAPEAU DE JEUNE FILLE.
Modèle de M^{me} A. Séguin (1, rue des Colonnes).

variés avec des dessins et des sujets fort amusants; c'est à la campagne surtout qu'on s'en sert.

Une autre nouveauté à signaler, toujours dans la catégorie des garnitures, c'est la « broderie mousquetaire », genre absolument inédit; elle consiste en broderie pleine, sorte de plumetis, blanche ou de couleur, quelquefois de deux tons. De loin on dirait de ces broderies anciennes, d'un aspect mat, qui font si bien sur les étoffes unies. Non-seulement il y a des bandes, mais encore des parures complètes (col et manchettes) qui forment un heureux complément à la garniture de la robe. Nous recommandons à nos lectrices cette gracieuse innovation.

Le bouton de robe et de confection tend à devenir non plus seulement un objet de première utilité, mais un objet de luxe, sinon une œuvre d'art digne de figurer parmi les collections d'un musée! Citons-en les principales variétés. C'est d'abord le corozo en deux tons, blanc et rose ou mastic, blanc et beige, ou moucheté dans tous les genres. Le bouton de corne blonde, demi-cœur ou bombé, avec le bouton burgos, sorte de nacre, lesquels présentent différentes dispositions. Le bouton de jais et fantaisie iris. Le bouton d'acier à mille facettes, imitation Louis XVI. Le bouton en véritable écaille, avec incrustations d'or, sujets, fleurs ou animaux; d'autres tout noirs, avec personnages d'or. Le bouton céramique est un vrai tableau de genre, du Watteau tout pur... Très-coquet encore, le bouton de nacre avec incrustations ou dessins en relief. Enfin, nous citerons, pour le compte de la fashion masculine, un bouton avec initiales, qui a été fort remarqué.

Puisque nous avons ouvert la voie aux indiscretions à propos de modes d'hommes, ajoutons que les élégants portent, en ce moment, des pantalons de nuance mastic, avec carreaux et rayures lilas ou rosées. On les rencontre même avec des pardessus de ton jaune réséda, cacao! Enfin, notons, à titre de détail caractéristique, que les hommes relèvent le bas de leur pantalon par genre, et portent leur parapluie renfermé dans une gaine de soie, ce qui nous semble bien peu rationnel. Mais il paraît que le bon ton le veut ainsi!...

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 414.

CHAPEAU DE JEUNE FILLE. — Paille anglaise, de couleur feuille morte; passe plate et ronde, calotte élevée. La bordure, ainsi qu'une torsade qui entoure la calotte, est en satin de même couleur que le chapeau. Deux têtes de plumes assorties s'échappent d'une pyramide de coques de satin qui ornent le bavolet. Roses rouges sur le côté et brides de satin.

DG. N° 894.

NOUVEAUX MODÈLES DE CONFECTIONS. — 1. Paletot de faille noire, garni devant d'une large passementerie à jour, en jais taillé. Tout le dos du vêtement, à l'exception du milieu du dos, est entouré d'une garniture de passementerie semblable, au-dessous de laquelle courent deux volants de dentelle. Une bande de même dentelle suit le bord supérieur de la garniture et encadre le plastron. Le milieu du dos est formé d'un plastron de faille plissée, dont les plis font éventail dans le bas. Bande de passementerie dans le haut du vêtement derrière et collier de dentelle ruchée. Parement de passementerie, encadré de dentelle, au bas des manches. — Costume de mohair mastic. Jupon ras-terre, entouré de volants plissés et de biais étroits. Polonaise sans autre garniture qu'un ourlet piqué, et fermée en biais sur le devant. Le plus large des côtés est drapé et tendu derrière, où l'autre côté vient le rejoindre sous une large boucle d'acier. — Chapeau de paille noire, à passe retournée en diadème et bordée de velours. Le bandeau est formé d'une guirlande de fleurs des champs, coupée sur le côté par une plume posée en aigrette. Bande de velours autour de la calotte.

2. Confection en drap de soie, de forme ajustée derrière et demi-ajustée devant. De ce côté, le vêtement est ouvert en châle et simule un

bas de gilet, avec côtés longs et fuyant derrière, où ils se terminent en pointe. Une passementerie perlée de jais et une ruche de dentelle entourent le cou, bordent l'ouverture, puis suivent les bords des côtés, en remontant vers le dos. Le bas porte une garniture pareille, et le tout est terminé par un volant de dentelle. Le milieu du dos est orné d'un motif de passementerie finissant en pointe à la taille. Torsade de passementerie perlée avec glands un peu au-dessous, et flot de ruban satin. Un flot semblable complète le bas du gilet. La manche est garnie d'un sabot de dentelle, surmonté d'une passementerie. — Costume de faille et foulard beige. Jupon à traîne unie, garnie devant d'un volant plissé. Tunique à tablier dentelé, drapée derrière sous un nœud de faille assortie, qui fixe le tout au jupon. — Chapeau « toque François I^{er} », en satin blanc. Le fond, mou, est entouré d'une écharpe de même étoffe drapée derrière et qui traverse un anneau d'or; nœud et bouclette flottante sur l'extrémité de l'écharpe. Touffe de plumes blanches sur le devant.

3. Grande visite en drap léger, de couleur « cocher ». Une couture cintre le milieu derrière et les manches sont prises dans les coutures de côté. Broderies de laine brune sur le dos et les manches, ainsi que devant, et franges « queue de cheval » sur tous les bords. — Costume princesse à courte traîne, en taffetas grisaille. Haut volant plissé derrière, les plis maintenus de place en place et volants froncés avec tête conlissée et ruchée devant. Chapeau de paille beige, à bavolet remontant et double passé; guirlande de myosotis entre les deux. Ruban de faille et satin de ton beige et bleu; plume beige.

4 et 5. Paletot de sicilienne noire, présenté sous deux aspects. Ce vêtement est décollé en châle devant et derrière, et la garniture forme un long V sur le dos, en même temps qu'elle dessine un col carré devant. Cette garniture consiste en trois galons d'or qu'accompagne une dentelle noire; des barrettes de sicilienne relient les bords du V, et un flot de ruban orne le bas du col. Même garniture de galon et dentelle au milieu devant. Brandebourgs et boutons boules dans le bas du paletot derrière, avec glands et macarons d'or. Les poches sont ornées, comme le reste, avec des nœuds de ruban en plus. Trois galons d'or, encadrés de dentelle, dessinent un parement au bas de la manche, ornée en outre de brandebourgs et de boutons. Une frange « copeau » en lacet laminé, borde le bas du vêtement. — Costume princesse en armure de laine lilas. Jupe à longue traîne, resserée à l'endroit de la coulisse par deux pattes bordées de soie violette, qui se boutonnent dessus. Liséré violet sur l'ourlet de la traîne et balayuse de mousseline lilas. Volant plat sur le devant du jupon, avec tête ruchée et bordée de violet; deux lisérés de même teinte soulignent la ruche. — Chapeau de paille noire, genre Marie-Stuart, garni de satin noir. Le ruban est disposé en bandeau plat dessus, avec dentelé d'or dépassant contre la calotte. Coques de ruban sur le côté, mélangées de réséda et de feuillage. Tour de tête en tulle ruché.

6. Costume de cachemire bleu azur, pour petite fille de cinq ans. — Jupon, gilet et long paletot, fermé par un nœud de ruban. — Lingerie plate. — Chapeau tyrolien en paille beige ondulée. Ruban bleu autour de la calotte; chou de même ruban et de velours brun sur la calotte.

7. Mantelet-visite en cachemire noir. La manche et la garniture forment double pélerine; le devant est à pans carrés. Dentelle plissée et galon perlé de jais sur tous les bords. — Costume de toile écru. Jupon ras-terre, entouré d'un grand volant plissé. — Polonaise à bords dentelés, très-longue et simplement drapée derrière. — Capote de paille beige. La garniture, qui envahit tout le haut de la passe et de la calotte, consiste en une réunion de coques de ruban mastic, à envers satin bleu et rouge, et dont les tons sont habituellement entremêlés. Les brides partent du bavolet, d'où s'échappent trois oiseaux-mouches.

(Prix du patron épinglé des confections ci-dessus décrites : 3 francs.)

Description de la gravure coloriée n° 1513.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLEGIATURE. — 1. Costume en armure de soie, de nuance « oseille cuite », et foulard bleu de ciel. — Jupon à traîne: le bas entouré d'un haut plissé de foulard, maintenu par deux rangs de piqûres; un autre plissé, dont la tête est formée par un biais, surmonte le premier par devant. — Tunique tablier rayée devant par une bande à plis cousus, et garnie dans le bas d'un volant plissé formant tête. Cette tunique est drapée derrière et retombe sur la traîne. — Paletot (genre ma-

tinée) en armure verte, avec faux gilet de foulard; bleu un liséré et un plissé, tous deux en foulard, suivent les bords du vêtement. Le col rabattu et le parement des manches sont en foulard également et ornés de petits plis. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille anglaise, à passe diadème; bandeau de foulard bleu pâle. Panache d'oiseau de paradis sur la passe, fixé par une tête rouge. Brides de faille verte.

2. Costume de broché caroubier et faille de même ton. — Ce costume se compose d'abord d'un jupon de faille, dont le devant est couvert de bouillonnés posés en biais et séparés par des volants de dentelle brodée de perles « scarabée ». Un volant ruché, surmonté de dentelles pareilles, orne le bas du jupon. — Un plastron-gilet en faille forme le milieu du corsage par devant; les côtés sont en tissu broché ainsi que le dos, disposé en manteau de cour à longue traîne. Un volant de dentelle perlée suit à plat le bord de la traîne. Des revers de faille, soulignés par une ligne de perles, encadrent le plastron; l'un des revers se prolonge en draperie; il est bordé d'un volant de dentelle, terminé sur le côté derrière par un flot de rubans. Les manches sont entourées en biais d'un bouillonné de faille, encadré de dentelles perlées. — Lingerie plate et nœud de dentelle. Chapeau de paille à passe diadème, doublé de bleu pâle. Panache de plumes ris sur le côté. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés, annexée au numéro de ce jour, contient les sept modèles ci-après désignés :

1. Costume de promenade, d'après la gravure coloriée N° 1513 (fig. 1), annexée au présent numéro.
2. Confection-visite, d'après la gravure DG. N° 894 (fig. 7), publiée dans le présent numéro.
3. Costume de jeune fille, d'après la gravure G. N° 887 (fig. 4), publiée dans le numéro qui paraîtra le 18 mai.
- 4 et 5. Toilettes de ville d'eaux, d'après la gravure coloriée N° 1516 (fig. 1 et 2), annexée au numéro qui paraîtra le 18 mai.
6. Costume de bébé de cinq ans, d'après la gravure coloriée N° 1517 E, annexée au numéro qui paraîtra le 25 mai.
7. Gilet de faille, pour soirée, d'après la gravure G: N° 881 (fig. 2), publiée dans le présent numéro.

Description de la figurine coloriée L. N° 166.

Annexe spéciale à l'édition N° 4.

TOILETTE DE GRAND DINER. — Costume de faille absinthe et vert mousse avec broché de soie assorti aux deux tons. — Le jupon est en faille absinthe, à l'exception du tablier et de la traîne rajoutée, qui sont en faille mousse toute plissée. Une draperie de tissu broché, disposée en plis réguliers et remontants, fait le retour de la jupe par derrière, chaque pli étant fixé aux coutures de côté; une bande de faille absinthe termine cette draperie et resserre le commencement de la traîne. Le jupon semble s'ouvrir sur le tablier; les bords de l'ouverture sont ornés de revers de faille rose formant deux pointes de chaque côté. Trois banderoles de ruban rose coupent en biais les plis du tablier. — Corsage de tissu broché, garni devant d'un plastron de faille rose qui descend par une longue pointe jusqu'aux revers de la jupe. Col de faille absinthe, formant revers sur le corsage, qui est décolleté en carré. Les manches sont moitié en broché, moitié en faille, avec draperie en pareil; le bas est terminé par une bande faille rose. — Manchettes et collerette Médicis en crêpe lisse, avec modestie en pareil. — Bouquets de roses pour le corsage et la coiffure. — éventail de plumes noires. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

- M^{lle} MARCELINE S..., à LIEGE.
Vous imitez la dentelle russe en passant en reprises du fil bleu et du fil rouge à travers une dentelle écarlée.
- M^{me} B..., à BOURGES.
Si vous avez le pied fort, le soulier à barrettes ne vous ira pas. Il est préférable de prendre une bottine un peu montante.

— M^{me} ESTELLE T..., à MELUN.
Il faut cinq mètres d'étoffe ordinaire pour un jupon, et environ autant pour la polonaise; ajoutez ce que vous jugerez à propos pour les garnitures. Un paletot demi-ajusté, de taille ordinaire, sur 90 centimètres de longueur, comporte trois ou quatre mètres d'étoffe, quand il n'y a pas de manches.

— M^{me} LOUISE V..., à ANGOULÊME.
Nous nous chargeons de vous fournir tous les patrons (coupés, épinglés ou montés) des modèles contenus dans notre *Panorama des Modes*. Mais il faudrait nous accorder un peu de temps si vous commandez les quatorze toilettes.

— M^{me} NOÉMIE B..., à LYON.
On établit guère de robe élégante sans l'appoint d'une balayeuse. Celle-ci se fait généralement en mousseline, — de couleur, dans certains cas.

— M^{me} LUCIE M..., à NANCY.
L'écosais reprend faveur pour le costume de voyage. Voici de quelle façon il faut l'établir : Jupon ras-terre, avec volant de 15 centimètres tout au plus et froncé; tunique drapée dessus, pouffant un peu derrière, et corsage à petite basque.

— M^{me} SOPHIE L..., à NANTES.
Le jais a reconquis tous les suffrages des femmes de goût éblouies pour un moment par l'éclat de la perle clair de lune. Il est plus que probable que ce regain de succès durera longtemps encore.

ÉCHOS DE LA MODE

Nos lectrices ne sont pas sans avoir entendu parler d'un concile qui se tient, deux fois l'an, dans un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, et où se règlent les questions d'étiquette et de savoir-vivre, où l'on décide ce qui sera accepté ou rejeté parmi les nouvelles modes et les nouveaux usages. Il a été parlé, à la dernière séance, des conditions auxquelles les bijoux peuvent être admis, lorsqu'on est en deuil.

Dans les premiers temps qui suivent une grande perte, le moindre bijou, fût-il de bois durci, est proscrit. Un peu plus tard, le jais peut faire son apparition, d'abord disposé sobrement; peu à peu il s'accroît et ruissellera sur la toilette entière. Dans la dernière période du deuil, il est permis aux améthystes de se montrer. Elles composent de fort jolies parures de deuil... mitoyen, comme on disait au dernier siècle.

Pour la fin des deuils, dits de courtoisie, on peut très-bien se servir des hyacinthes de leurs écrins. L'exemple en a été donné par la fille du maréchal de Richelieu, mariée au seigneur le plus formaliste de l'époque. Le comte d'Egmont, — encore astreint, en sa qualité de proche parent, au deuil de la reine dona Maria, que la cour de France avait quitté, — permit à sa femme de se rendre à un grand couvert, à Versailles, en habit noir lampassé, et portant au cou, aux oreilles, aux poignets, à l'agrafe de son aigrette, les plus belles hyacinthes du monde, immenses, étincelantes et d'une superbe couleur de capucine.

★ ★

On s'est beaucoup amusé dernièrement, chez la comtesse Roger de Richemont, à chercher la signification des prénoms de toutes les personnes présentes. Les femmes étaient surtout désireuses de connaître l'éloge (car c'est presque toujours un éloge) que renferme leur nom.

On a trouvé dans un vieux livre que Clarisse, Clara ou Claire, veut dire *clarté, lumière*; Edith, *qui est bénie*; Emilie, *qui attire par ses façons*; Sara, *princesse*; Anna, *paix, bon vouloir*; Emmeline, *mélodieuse*; Cora, *une vierge*; Mary, *amertume*; etc.

On assure que, depuis, dans plusieurs autres maisons, on s'est livré à cette recherche du sens des noms, et que la distraction, grâce à sa nouveauté sans doute, a été très-appréciée.

L. S.

LINGERIE, COIFFURES ET CHAPEAUX (G. 860-64-67-81-83).

1. Bonnet du matin en mousseline et guipure. — Ce bonnet se compose d'une large pointe qui est drapée sur une passe, avec bout flottant derrière pour le bavolet. La dentelle est coquillée sur la passe et suit à plat le bas du bonnet. Un nœud de ruban rouge resserre le catogan de mousseline; un autre nœud semblable orne le sommet du bonnet. — Modèle de M^{me} Day-Fallette.

2. Gilet *Pompadour* pour soirée, en satin bleu pâle, formant petite pèlerine derrière et décolleté en carré. Il est entouré d'un entre-deux de broderie *Pompadour*, qui se termine de chaque côté par un flot de ruban bleu. Des

2. GILET *Pompadour*.

barrettes de même ruban ornent le plastron et sont réunies au milieu par un nœud et une boucle d'or. Ruche de crêpe lisse festonné dans le haut, et bouquet sur le côté, composé d'une rose, d'une branche de réséda, de mimosa et d'herbes légères.

3. Gilet de soirée, en satin bouton d'or, de même forme que le précédent. Un bouillon de gaze bleu pâle coulissé encadre le plastron et suit le bord intérieur du gilet, faisant pied à un entre-deux de broderies bleu pâle et bois, qui fait également le tour du modèle. Des bouclettes de ruban terminent les côtés. Le plastron est orné de bouillons de gaze bleue et d'une dentelle de broderie assortie à l'entre-deux, le tout disposé en barrettes. Ruche de crêpe lisse à l'intérieur.

4. Capote de paille anglaise. La passe et le bavolet sont bordés d'un dentelé de paille. Ruban à double face, en faille et satin assortis, disposé autour de la calotte et formant les brides; celles-ci partent du fond du chapeau. Piquet de roses et de feuillage sur le sommet.



4. CAPOTE DE PAILLE ANGLAISE.

5. Col-fichu en faille lilas. Une dentelle noire, brodée de soie violette, entoure le modèle; une dentelle blanche en suit le bord intérieur, en s'appuyant contre un plissé de crêpe lisse. Nœud de ruban lilas et bouquet de primevères des prés.

6. Fichu *Lamballe*, en crêpe lisse blanc, d'un aspect très-mousseux, avec dentelle blanche tout autour. Les bouts du fichu, terminés par une frange de soie légère, sont noués négligemment et fixés par un bouquet.

7. Capote de paille unie et façonnée. Le bord de la passe est dentelé deux fois et à jour; il forme transparent sur un bandeau de



3. GILET DE SOIRÉE.

faille myrte bouillonné. Les brides, en ruban pareil, partent du dessous du bavolet. Des groupes de bouclettes de ruban contournent la calotte, soutenues par une paille façonnée qui se termine derrière. Piquet de clochettes fixé au bas de la calotte, l'enfilade retombant au-dessous du bavolet. Modèle de M^{me} A.

8. Coiffure *Marine*. — Un petit pouff ondulé, à grosses vagues, orne le front. Une partie des cheveux du sommet et des tempes est laissée de côté à racines droites pour former la fondation. On partage le reste en deux parties égales, dont on fait, de chaque côté de l'oreille un nœud marin très-lâche; avec la naissance des cheveux, on forme une sorte de catogan souple tombant sur le cou et accompagné de quelques boucles (pointes de frisure). On dissimule les bouts frisés du nœud marin qui vient former le diadème de la coiffure; enfin, une mèche frisée, posée par derrière

entre les deux nœuds marins, simule les ondulations des vagues de la mer. — On peut ajouter, comme ornement, de petites ancras en émail. — Modèle de M. Rebillat, 37, rue Laffitte.

9. Coiffure de diner. — Petit bandeau ondulé, avec légère frisure sur le front. Cheveux des tempes relevés à racines droites et frisés au petit fer ; de muguet blanc, au-dessus duquel tremblait, comme s'il eût été agité par la brise, tout un vol de papillons multicolores... »



5. COL-FICHU EN FAILLE.

avez-vous donc fait, pauvrettes ?) dans le costume féminin, et il cite, à l'appui de ses doléances, un compte rendu de grande soirée mondaine qui lui a été transmis, à titre de document, par une de ses lectrices. Les extraits suivants prouvent, en effet, que les toilettes florales semblaient s'être donné rendez-vous à cette soirée :

« La baronne de S... en toilette de roses des quatre saisons. Elle n'avait pas moins de dix mètres de cordons

cheveux de la nuque relevés à racines droites en plusieurs coques. Double nœud du côté gauche. Ça et là quelques coques avec entrelacement de frisures. — Pour ornement, des peignes dorés.

LES TOILETTES FLORALES

Un chroniqueur de beaucoup d'esprit s'élève contre l'abus des fleurs (que lui



6. FICHU Lamballe

On voit qu'il est temps de réagir, ajoute notre chroniqueur, et que la lutte sera rude, à moins que le remède ne sorte de l'excès même du mal. Voilà qu'on revient aux fleurs les plus simples pour les chapeaux du jour. On y porte même d'énormes bouquets d'un jaune ultra-vif. Est-ce la fin des orchidées, des plantes de serre et des feuillages fantaisistes ? En ce cas, que saint Coucou soit béni ;



7. CAPOTE DE FAILLE.

de roses épanouies entourant sa robe.

« La duchesse de M... en moissonneuse. Pour jupe, une gerbe d'épis d'où s'échappaient des bluets, des pâquerettes, des coquelicots, des lisérons, des boutons d'or.

« Une robe de faille blanche, tout enguirlandée de lisérons de toutes couleurs.

« Une robe de satin blanc couverte de lilas blanc et de roses des quatre saisons.

« Une robe de faille rosée avec spirale de cordons de fleurs de pêcher entourant toute la jupe.

« Une toilette de faille rose, traversée par une longue écharpe de roses, de violettes de Parme et de mousse.



8. COIFFURE MARINE.

« Une toilette de satin blanc, avec cordons de rose thé et de réséda. »
 Enfin, pour le houquet :
 « Une robe de faille blanche toute poudrée de tulle illusion et de franges



9. COIFFURE DE DINER.

mais on voit que nous revenons à la guerre des deux roses : la guerre des roses blondes et des roses brunes.



PLANCHE DG. N° 894. — CONFECTIONS DE PRINTEMPS

Nouveaux modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des

E. PRÉ



ÉTÉ (DESSINÉES PAR E. PRÉVAL). — DESCRIPTION, PAGE 203

Prix du patron épinglé de chaque confection : 3 francs.

CONFECTIONS DE
modèles de la maison C...

SCHLÉMILIE

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE DES ISRAÉLITES ALLEMANDS

(Suite.)

IX

Une heure ne s'était pas écoulée que déjà le bruit du résultat singulier du testament s'était répandu dans toute la ville. Et chacun de conclure :

— Allons ! il est dit que Schlémilie restera éternellement « Schlémilie ! »

— Pourquoi cela ? fit le vieux Lévy. Baermann l'épousera, et celui-là, du moins, n'aura pas tous les malheurs !

Au bout de quelques jours, Baermann voulut demander encore une fois à Emilie si elle n'avait pas connaissance de quelque disposition prise par l'oncle Marcus postérieurement au testament dont il avait été donné lecture. Mais, dès les premiers mots qu'il lui en dit, Emilie coupa court à ce sujet d'une façon tout à fait décisive.

— Il me peine, dit-elle, d'avoir à parler de pareilles choses, presque au lendemain de la mort du cher oncle dont je porte le deuil. D'après ce que j'ai pu entendre, — car Dieu sait que mes pensées étaient ailleurs ! — votre premier devoir est de rechercher l'héritier légitime et, en attendant le résultat de vos démarches, d'avoir soin que sa propriété soit scrupuleusement administrée. J'ai la conviction, mon cher Baermann, que, quoi qu'il arrive, vous agirez ainsi...

Et elle ajouta en lui prenant la main :

— Comme j'ai celle aussi que vous n'abandonnez pas une pauvre fille maintenant seule au monde.

Les yeux de Baermann s'étaient remplis de larmes.

— Vous vous trompez, mademoiselle Katz, répondit l'honnête garçon. J'ai à prendre préalablement toute disposition que je jugerai d'accord avec les sentiments du défunt. Or, conformément à ses sentiments bien connus de moi, vous êtes et devez rester, quant à présent, la maîtresse de la maison.

Et s'inclinant devant la jeune fille, il se retira sans ajouter un mot.

Emilie le suivit du regard, puis courut vers son armoire ; mais ses yeux humides ne se furent pas plus tôt portés sur la glace, qu'une réflexion soudaine l'arrêta :

— Non, dit-elle, cela vaudra mieux.

Baermann, de son côté, se mit avec un redoublement de zèle au travail, afin de hâter l'accomplissement de la tâche qu'il tenait à la fois de la confiance de son bienfaiteur et de la volonté de mademoiselle Katz. Avec l'aide d'un clerc, il dressa un inventaire exact de ce que possédait l'oncle Marcus ; le stock de marchandises en magasin, formant un véritable capharnaüm, fut mis en ordre et vendu à l'encan.

Sous l'influence d'un labeur incessant, la vieille maison de commerce éprouva comme une sorte de rajeunissement. Il semblait que Baermann eût dix mains et autant de pieds. Sa timidité antérieure avait fait place à une activité fiévreuse, à un remarquable esprit de décision.

Le résultat de ses efforts dépassa son attente : il se trouva que la fortune active laissée par l'oncle Marcus était plus considérable encore qu'on ne l'avait supposé. Baermann n'avait point cru devoir retirer de la maison le legs qui lui appartenait ; il se considérait, jusqu'à nouvel ordre, comme l'associé en commandite de l'héritier futur, dont l'existence continuait, pour le présent, d'être enveloppée de ténèbres. Les avis réitérés parus depuis longtemps dans tous les journaux des deux mondes étaient restés jusque-là sans effet, et l'on en était encore à découvrir une trace quelconque dudit héritier.

X

Sur la demande expresse d'Emilie, on avait installé dans une chambre devenue vacante la mère de Baermann, Jochebedchen la bossue. Emilie n'avait consenti à demeurer dans la maison qu'à cette condition. Quant à la vieille femme, tout heureuse de profiter de l'offre généreuse qui lui était faite, elle y avait cependant mis aussi une condition : c'était que l'on congédierait la cuisinière, et que dorénavant, chargée elle-même d'administrer la cuisine, elle pourrait utiliser seulement *pro domo* les foies et la graisse d'oie.

Hâtons-nous de dire que M^{me} Baermann récompensa Emilie, par une adoration presque idolâtre, de la conduite affectueuse et pleine de respect que la jeune fille observait à son égard. Il n'était pas de jour qu'elle ne dit à son fils : « Seigneur Dieu ! quelle perle, quel ange que cette bonne Mademoiselle Katz ! » Et jamais Baermann ne la contredisait.

Chaque soir M^{me} Jochebedchen faisait calcul sur calcul, afin d'être bien sûre du nombre de jours écoulés depuis la sommation légalement faite à Jacob Marcus. Chaque jour, dont la dernière heure avait sonné sans annoncer l'apparition dudit Jacob, était un jour de gagné pour le cœur tremblant de la pauvre mère. Elle songeait dans son for intérieur que, quand le délai fixé par le testament serait expiré, — soit que l'héritier en titre fût mort depuis longtemps, soit qu'il fût tombé en Amérique entre les mains des sauvages et que toute trace de lui fût à jamais perdue, — il se pourrait que la maison de l'oncle Marcus et toute la fortune qui en dépendait devinssent la propriété de son fils. Dans ce cas, elle estimait que, quand bien même les Frei del ou les Goldschmidt offrirait leurs filles à son Baermann avec un million dans chaque main, il ne devrait épouser personne autre que Mademoiselle Katz, fût-elle déshéritée dix fois et bien que ce fût une « Schlémilie » ! Certes, elle voyait parfaitement, quoiqu'il n'en dit rien, ce qui rongait le cœur du pauvre garçon, et elle ne mettait pas en doute que Dieu serait assez juste pour préférer à un aventurier un être aussi digne d'être heureux, un aussi bon fils que l'était le sien !

Telles étaient les pensées qui hantaient l'esprit de M^{me} Jochebedchen, quand le soir, après avoir lavé la vaisselle, elle était assise, les bras croisés, derrière le foyer de cuisine. Mais dans la journée, quel effroi quand un étranger se présentait dans la maison ! Croyant voir dans tout personnage inconnu le terrible Jacob Marcus, elle allait toute tremblante à la rencontre du visiteur, puis tout en s'essuyant les mains avec son tablier de cuisine :

— Qui êtes-vous ? s'écriait-elle.

Et sa poitrine, que la nature avait chargée déjà d'un poids passablement lourd, se trouvait allégée d'un poids plus lourd encore, quand la personne qui venait d'entrer déclarait se nommer M. Rosenbaum, Lilienfeld ou Blumenthal.

A mesure que l'année avançait vers sa fin, les espérances de la bonne dame allaient croissant, et elle commençait déjà à prendre à l'égard d'Emilie une sorte d'air de protection :

— Vous verrez, disait-elle, Mademoiselle Katz, quel homme est mon fils. C'est que mon fils n'est pas un Ochs, voyez-vous !

Et il y avait dans le sourire dont elle accompagnait ces mots tout autant d'orgueil que de bienveillance.

XI

Cependant, la seconde année s'était écoulée. Aucun incident n'était venu modifier l'existence qu'on menait dans la maison de la rue du Graben. En revanche, les affaires prenaient de jour en jour une plus grande extension, et comme à plusieurs reprises de gros lots avaient été payés par l'intermédiaire de la maison Marcus, la clientèle du bureau de loterie s'était considérablement accrue. La loterie de Brunswick, dont Emilie possédait un billet,

avait été tirée, mais ce billet était sorti en blanc! La fête de Purim était revenue, mais, attristé par un double deuil, ce jour avait depuis longtemps cessé d'être une joyeuse fête pour la pauvre fille; un instinct de superstition facile à comprendre lui en faisait même appréhender le retour, et elle se prenait chaque fois à souhaiter que ce jour fût passé. Aucun événement ne l'avait encore signalé, lorsque, ce soir-là, sur la liste des étrangers arrivés dans la journée, — liste insérée tout au long dans le journal hebdomadaire de la commune, — on put lire cette mention :

« A l'hôtel du Ritter : James Marcus, de Baltimore. »

Emilie ne se trouva point informée du fait, par la simple raison qu'elle ne lisait jamais la feuille hebdomadaire; M^{me} Jochebedchen non plus. Depuis longtemps, rien n'étant venu troubler la sécurité dans laquelle elle vivait, la bonne vieille avait cessé d'aller à la rencontre des visiteurs inconnus. Aussi devons-nous dire que, le lendemain, lorsqu'un jeune homme d'une trentaine d'années franchit le vestibule en demandant à parler à M. Baermann, ce fut avec une réelle prévenance qu'elle lui indiqua la porte du bureau.

L'étranger avait la taille bien prise, les épaules larges, le visage fortement coloré et encadré de deux touffes de barbe finissant en pointe. Il portait de longues bottes molles et une petite redingote de drap brun, du genre de celles dont s'affublent les paysans et les marchands de bétail des environs. Mais les yeux perçants de M^{me} Jochebedchen avaient tout de suite découvert sur sa personne une épingle en diamant et une massive chaîne de montre en or, sans oublier un large anneau passé au doigt de l'étranger et portant un large camée gravé pour servir de sceau. Flairant une bonne affaire, la mère Baermann, avec toute l'affabilité dont elle était capable, ouvrit elle-même la porte du bureau. Ce mouvement inattendu fit sortir son fils, qui, la plume derrière l'oreille, s'avança à la rencontre du visiteur :

— Master Baermann? demanda celui-ci avec un accent manifestement étranger.

— C'est moi, monsieur, pour vous servir, répondit Baermann.

Et tout en faisant passer devant lui l'inconnu, pour l'introduire dans les bureaux :

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Ah! vous ne me reconnaissez plus, master Baermann? Je suis James... ou plutôt Jacob Marcus!

Ces paroles, après lesquelles la porte se ferma sur les deux interlocuteurs, furent les dernières qui parvinrent aux oreilles de M^{me} Jochebedchen. Elles lui firent l'effet d'un coup de poignard reçu au cœur :

— Dieu puissant, s'écria-t-elle, protège-nous!

Et elle fut obligée de s'accrocher à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber. Elle venait d'apercevoir celui qui pour elle était le symbole de la terreur; il était là, le véritable Jacob Marcus, en chair et en os.

XII

Il est maintenant indispensable de donner un coup d'œil rétrospectif au personnage qui vient tout à coup de s'introduire, sous des dehors peu sympathiques, dans le cadre inachevé de notre petit tableau de famille.

Jacob était le fils d'un frère qu'avait eu l'oncle Marcus. Les deux frères avaient commencé par habiter la même petite ville de province, jusqu'au jour où celui dont nous avons esquissé l'histoire avait cru devoir se fixer dans la capitale du pays. A cette époque, le père de Jacob exerçait la profession de marchand et, d'un bout de la semaine à l'autre, pratiquait dans la banlieue le commerce de détail.

Tant que l'oncle Marcus, travaillant à la sueur de son front pour gagner son pain, put raisonnablement secourir son frère, il partagea régulièrement avec lui ses économies. Mais voyant que les

exigences de sa famille allaient croissant en proportion de la richesse acquise par ses efforts, Marcus n'hésita pas à réduire inflexiblement ses libéralités aux proportions les plus modestes. Car un des traits particuliers du caractère de notre vieil ami était de n'avoir pas plus d'entrailles pour les membres de sa famille que s'ils eussent été pour lui des étrangers :

— Qu'ils travaillent péniblement! avait-il coutume de dire. N'est-ce pas ainsi que j'ai dû travailler moi-même? Je ne me laisserai certes pas mettre sur la paille... *ed cetera, ed cetera.*

Son frère étant venu à mourir, ce ne fut qu'après de longues hésitations que l'oncle Marcus décida de faire entrer dans sa maison le fils unique du défunt, son propre neveu Jacob Marcus, alors âgé de seize ans.

Celui-ci, garçon d'allure grossière, inculte de cœur autant que d'esprit, se considéra tout de suite comme l'héritier présomptif de la maison et régla sa conduite en conséquence. Trouvant sans doute qu'on lui mesurait trop parcimonieusement l'argent de ses menus plaisirs, il se mit à faire des dettes pour le compte de son oncle, hanta les cafés et les bals publics, et mit si bien à la torture l'esprit économe du vieux bonhomme qu'il en résulta souvent des scènes domestiques de la dernière violence.

L'oncle commençait par refuser de payer les dettes du neveu, puis menaçait celui-ci de le confier à la justice. A la fin, son excellent cœur prenait le dessus; mais, dans son for intérieur, il ne pouvait s'empêcher d'estimer heureux tout homme qui n'a pas de parents.

Cependant, l'impossibilité d'employer Jacob dans le commerce devint bientôt manifeste, et le jeune homme s'aliéna si bien la confiance de son oncle que ce dernier dut se décider à faire entrer dans ses bureaux le fils de M^{me} Jochebedchen, que la mort de son père avait fait orphelin. Baermann, à force d'activité, d'intelligence et de modestie, ne tarda pas à se rendre indispensable au vieillard, ce qui ne manqua point d'exciter la jalousie de Jacob. Des querelles, toujours provoquées par lui, des scènes brutales même se produisirent, et un jour que l'oncle lui adressait une menace énergique, il s'oublia au point d'outrager son bienfaiteur par de grossières insultes. Le lendemain, l'oncle Marcus lui présenta les notes acquittées de toutes ses dettes, et en lui remettant une légère somme pour parer aux premiers besoins, lui intima l'ordre de quitter sur-le-champ sa maison pour n'y rentrer jamais. Le mauvais sujet ne se le fit point répéter; il sortit brutalement, sans dire à qui que ce soit le moindre mot d'adieu.

De son côté, Baermann s'épuisait à lutter avec sa conscience, s'attribuant à lui seul la responsabilité de ce qui venait d'arriver, s'accusant d'avoir séparé, peut-être pour toujours, l'oncle et le neveu. Bien que sûr de soi-même et conscient au fond de son innocence, il se tourmentait à la pensée que le monde pourrait lui attribuer une intention égoïste. Il s'efforçait sans cesse d'apaiser la colère du vieux Marcus à l'égard de l'ingrat Jacob, maintenant disparu, et dont il demandait la trace à tous les échos. Il parvint à découvrir que le jeune homme avait émigré en Amérique et que, dans ce pays de travail, il avait appris à travailler. Il le fit rechercher par un ami d'enfance qui exerçait à New-York le métier d'horloger, et lui fit tenir, par l'intermédiaire de ce même ouvrier, une lettre où, de la façon la plus cordiale, il l'exhortait à répudier le passé et à revenir dans sa famille. A cette lettre, Baermann avait joint généreusement une partie de ses économies, destinées à faciliter le retour de l'enfant prodigue.

Après s'être fait attendre assez longtemps, la réponse arriva. Jacob renvoyait l'argent. Il n'avait que faire d'une aumône, et s'il n'en voulait point recevoir de sa famille, à plus forte raison la repoussait-il venant d'un étranger. Il gagnait assez pour suffire à ses besoins et n'avait à rendre compte de ses actions à personne. Du reste, il souhaitait à son oncle une bonne santé et une longue existence.

Ces derniers mots, lus d'un air de triomphe par Baermann, touchèrent l'oncle Marcus. Il conclut à une amélioration radicale du caractère de ce jeune homme qui, habitué maintenant à ne compter que sur soi-même, avait appris à travailler pour gagner sa vie. La fierté avec laquelle Jacob avait refusé des secours étrangers amena même sur les lèvres du vieillard un sourire bienveillant. Il fit écrire par Baermann, mais en son nom cette fois, une seconde lettre où il enjoignait à son neveu de rentrer « sous le toit paternel ». Mais cette lettre, comme toutes celles qui la suivirent, resta sans réponse.

Bien qu'il n'abordât jamais ce sujet, le vieillard ne pouvait se défendre de penser souvent au neveu qu'il avait perdu, et, dans l'excès de son chagrin soigneusement dissimulé, il s'adressait à lui-même d'amers reproches. Condamné à vivre seul, il lui fallait porter seul aussi le fardeau de l'ingratitude et de l'absence d'affection des étrangers qui l'entouraient. Découvrait-il leur égoïsme et le but intéressé trop souvent caché sous le masque d'une tendresse hypocrite, alors sa conscience se redressait pour lui faire un crime de sa sévérité envers l'enfant de son frère. Son testament avait dû être fait, selon toute apparence, sous l'influence de pareils sentiments, et l'on y pouvait voir le reflet de cette disposition d'esprit.

Pendant ce temps, Jacob — ainsi qu'il le raconta plus tard — avait mis à profit la dernière libéralité de son oncle pour prendre passage dans l'entrepont d'un navire qui conduisait des émigrants de Hambourg à New-York. Lorsqu'il débarqua dans cette grande cité où tout nouveau venu ne doit compter que sur soi-même, chacun n'y ayant souci que de son propre intérêt, il ne lui restait plus en poche qu'un très-petit nombre de dollars. N'ayant jamais appris le moindre métier, tout, sur ce terrain nouveau, lui était étranger, à commencer par la langue; mais il possédait deux bras, et deux bras robustes sont une fortune pour qui sait en user dans ce pays de travail, « *of business* », comme on dit là-bas. Au début il consacra scrupuleusement à la boisson tout son gain, si bien qu'il lui arriva fréquemment d'être obligé de coucher à la belle étoile; mais la nécessité n'enseigne pas seulement à travailler, elle enseigne aussi à être économe. En comparant les ivrognes et les mendiants déguenillés avec ces parvenus sobres et actifs devant lesquels s'ouvrent, sur cette terre de liberté, les carrières les plus honorables, les plus hautes positions, son jugement resté sain finit peu à peu par avoir raison de ses passions brutales. Un idéal s'offrit à ses regards; il entrevit dans un nuage d'or la séduisante déesse que les Américains vénèrent par dessus tout : la Fortune. Il n'eut plus qu'une pensée, qu'un but : *to make money*, s'enrichir!

On venait précisément de découvrir les mines d'or de la Californie; des milliers de pèlerins affluaient vers les nouveaux autels de la déesse afin de prendre leur part du prodige. Jacob les suivit à San-Francisco, s'enfonça dans l'intérieur des *placers* et y disparut si bien à tous les regards que les investigations de ses amis d'Europe demeurèrent sans résultat. Quelques années plus tard il retourna à Baltimore avec le fruit de ses explorations, et s'y fixa sous le nom de James Marcus. Il y faisait le commerce du bétail et des cuirs, lorsqu'en lisant les feuilles publiques, ses yeux tombèrent sur l'intimation qui lui était faite de rentrer en Europe, en qualité d'héritier de son oncle.

XIII

La maigre et creuse figure de Baermann s'illumina d'une franche expression de joie, qu'aucun autre sentiment n'altérerait, lorsqu'arriva à ses oreilles le nom de Jacob Marcus. A travers ses lunettes, il toisa du regard la florissante personne de son corpulent interlocuteur, et l'épingle de diamant n'échappa pas plus à ses yeux qu'elle n'avait échappé à ceux de sa mère. Il retrouva

vite, sous le teint bruni du voyageur, les traits de celui qu'il avait connu jadis, et lui tendant cordialement les deux mains :

— Dieu soit loué, s'écria-t-il, puisque vous voilà de retour, monsieur Marcus! Et je suis heureux de pouvoir ajouter que, d'après votre bonne mine, vous ne paraissez pas avoir besoin de l'héritage de feu votre oncle.

— Pour ce qui est de cela, monsieur Baermann, répondit *master James* en enfonçant jusqu'au pouce ses larges mains dans les poches de son pantalon, vous savez mieux que personne que, si j'ai engraisé, ce n'est point de ce que m'a donné mon oncle! J'ai dû me remuer et travailler péniblement, pendant que vous ne cessiez de gagner tranquillement votre argent derrière votre pupitre. J'aurais pu crever là-bas comme un chien, qu'il ne s'en serait guère soucié; il a toujours fait plus pour des étrangers que pour ses proches. Il n'est donc que juste qu'après sa mort son argent ne tombe pas en des mains étrangères!

Et voyant que le visage de Baermann s'était subitement assombri :

— Mais, continua-t-il, j'ai pour principe de ne jamais revenir sur le passé. Si je suis rentré en Europe, *it is not for a sentimental journey, but for business, you know* (1)! Voyage d'affaires exclusivement! J'ai déposé mes papiers au greffe du tribunal et chez l'avocat de la ville; après examen, ils ont été trouvés *all right*, et pour en finir le plus vite possible avec cette affaire, je suis venu *directley* chez vous, bien que je n'ignore point que ma visite vous doive causer une impression désagréable.

— Vous vous trompez, monsieur Marcus, répondit Baermann en portant la main à son cœur, soit pour en contenir les battements, soit pour donner à ses paroles plus d'affirmation. Dieu m'est témoin que vous vous trompez dans vos suppositions, et que c'est là une offense à la mémoire du pauvre défunt. Il n'avait, comme moi, qu'un désir... Mais vous avez raison, mieux vaut ne parler que d'affaires. Les livres sont prêts, vous pouvez les examiner. Avec l'aide de Dieu, la fortune qu'avait laissée monsieur votre oncle s'est considérablement accrue; vous pouvez tout de suite en reconnaître le montant, car j'ai fait en sorte de pouvoir à tout instant vous en présenter le bilan.

Il alla prendre un énorme registre relié en taffetas vert, le posa devant l'Américain et continua :

— Si, en examinant ce grand-livre, vous défalquez de la fortune antérieure le montant du legs que m'a attribué le testament de mon généreux bienfaiteur, et si, cela fait, vous le déduisez dans la même proportion de la fortune actuelle, tout le reste — en y ajoutant la valeur de cette maison — est votre propriété absolue et incontestée.

Master James s'approcha du bureau, y appuya ses deux coudes et parcourut le grand livre avec tous les airs d'un contrôleur de la cour des comptes; tirant ensuite de sa poche un porte-crayon en or, il aligna sur une feuille de papier des colonnes de chiffres, les multiplia tour à tour et les divisa, en murmurant des phrases entrecoupées où les nombres allemands se mélangeaient aux chiffres anglais et formaient des accouplements hybrides.

A la fin, s'interrompant :

— A quelle somme évaluez-vous la maison? demanda-t-il.

— A quinze mille thalers, répondit Baermann avec une placidité toute commerciale.

Master James souligna d'un gros trait sa dernière addition et jeta dédaigneusement le crayon sur le bureau.

— Quoi! c'est là tout? dit-il. On avait crié par-dessus les toits que le vieux Marcus était millionnaire.

— Faites examiner les livres par le tribunal, répondit sèche-ment Baermann.

Le pauvre garçon avait peine à se contenir. Le cœur lui battait

(1) Littéralement : « Ce n'est pas pour faire un voyage de plaisir, mais pour mes affaires. »

avec violence. Il voyait repasser dans sa mémoire toutes les scènes brutales dont il avait été témoin jadis, et retrouvait sur les lèvres de l'Américain le dard empoisonné qui avait accablé d'injures son propre bienfaiteur.

H. MOSENTHAL.

(Traduction de M. Bamberger.)

(La suite au prochain numéro.)

LA CHANSON DES HEURES

La librairie Charpentier a mis en vente, — quelques jours avant l'apparition du nouveau poème de Victor Hugo, *le Pape*, — un volume de vers de M. Armand Silvestre : *La Chanson des Heures*. Nous n'avons pas encore sous les yeux le livre du plus grand de nos poètes; profitons-en pour donner une idée de l'œuvre plus modeste, mais non moins sympathique de M. Silvestre. Une pièce intitulée *Patria* nous a particulièrement touché; elle a tout à la fois des accents si fiers et si doux, elle traduit en même temps d'une façon si noble la pensée de ceux qui aiment par-dessus tout la France, que nous ne résistons pas, malgré sa longueur, à la reproduire tout entière.

Robert HYENNE.

PATRIA

Gloire aux vaincus des grands combats,
Aux morts tombés sans funérailles,
Sous le vent lointain des mitrailles,
Dans les champs d'Alsace, — là-bas!

Sans faire un seul pas en arrière,
Comme des astres s'éteignant,
On les vit plonger, en saignant,
Dans une brume meurtrière.

La trombe de fer emporta
Leur âme à ses fureurs mêlée;
Et, sous la nue encor voilée,
Le nom de la France monta,

Plus haut que la dernière haleine
Du soldat tombé dans le rang,
Plus haut que la vapeur de sang
Qui flottait sur l'immense plaine,

Vers Celui qui, ne sachant pas
Ce que sont défaite ou victoire,
Couronné de la même gloire
Tous les morts du même trépas.

★
★ ★

Nous marcherons dans l'avenir
Sans en détourner nos visages,
Sans nous arrêter à punir
Les faiblesses des autres âges.

Un autre orgueil tente nos fronts
Que celui de demander compte
Au passé de l'ancienne honte.
Le temps juge : nous combattrons!

Ah! c'est moins des vengeurs aux crimes
Que des soldats au droit qu'il faut.
L'horreur nous a faits magnanimes :
Volons le fer à l'échafaud.

Pour l'outil qui fauche la gerbe
Et pour le glaive qui défend.
Le père guidera l'enfant
Vers l'œuvre virile et superbe,

Vers les combats et les moissons,
Vers ce qui fait vivre les races!
— Pour les chemins que nous laissons,
Le temps en fermera les traces.

★
★ ★

France, par tes maux ennoblie,
Nom cher parmi les noms sacrés,
Garde, sous le faix qui te plie,
Un cœur fidèle aux opprimés.

Pour affronter l'heure qui change
En déclin ton sort triomphant,
Toi qui fus la Force qui venge,
Demeure le Droit qui défend.

Subissant les destins contraires,
Après d'héroïques combats,
La fortune t'a fait des frères
De tous les vaincus d'ici-bas.

La fortune a brisé les armes,
Mais non pas dompté tes esprits.
Après ton sang, donne tes larmes,
Sœur des faibles et des proscrits!

A qui meurt pour les causes saintes,
A qui tombe sous un drapeau,
Garde tes immortelles plaintes
Et ta grande âme pour tombeau,

Afin de surgir la première,
Forte du cœur des nations,
Dans la gloire et dans la lumière,
Au jour des résurrections!

★
★ ★

Terre de la vigne et des chênes,
L'orage fuit aux horizons :
Sois toute aux vendanges prochaines,
Sois toute aux jeunes floraisons!

Si l'orage qu'un souffle enlève
A meurtri tes fleurs sur ton sein,
En toi coulent encor la sève
Des bois et le sang du raisin.

Ta mamelle n'est pas tarie ;
Un grand peuple s'y peut tenir,
O France, immortelle patrie,
Nourrice des temps à venir!

Ton âme monte sous la nue,
Avec tes chênes radieux ;
La grappe, aux coteaux revenue,
Porte en soi l'esprit des aïeux.

Tout l'espoir des races prochaines,
Tout l'honneur des temps abolis,
Dans tes flancs sont ensevelis,
Mère de la vigne et des chênes!

Armand SILVESTRE.

THÉÂTRES

THÉÂTRE ITALIEN. — Deux débuts presque consécutifs ont eu lieu à la salle Ventadour. C'est d'abord celui de Mme Ambre, qui vient de La Haye, de Bruxelles, et qui s'est montrée dans la *Traviata*. Comédienne et cantatrice, Mme Ambre est admirablement la femme du rôle de Violetta.

Mme Amélia Fossa, qui a eu de grands succès sur les scènes italiennes, s'est produite ensuite dans *Aïda*. Malgré la terreur inséparable d'une première apparition devant le public parisien, Mme Fossa a pu prouver qu'elle est une véritable artiste, et elle a justifié par des élans irrésistibles les bravos et les rappels qui l'ont accueillie.

OPÉRA-COMIQUE. — *La Statue*, de M. Ernest Reyer, vient de revoir le jour après dix-sept ans écoulés depuis son succès au Théâtre-Lyrique; mais nous sommes heureux de constater qu'elle n'a point vieilli avec les années. Seulement elle a perdu en chemin son dialogue en prose, lequel s'est métamorphosé en des récitatifs écrits par M. Reyer avec une science magistrale.

M. Carvalho, d'un coup de sa magique baguette, a transporté la Statue dans un Orient d'Opéra-Comique où se reflètent tous les enchantements de ces régions ensoleillées. La pièce est, du reste, interprétée à souhait par Mlle Chevrier, — une charmante Margyane, — ainsi que par MM. Talazac, Dufriche, Maris et Barnolt.

GYMNASE. — Les pièces en un acte sont de saison : aussi le Gymnase en a-t-il donné trois à la fois, mais si petites, si petites, que nous avons failli les laisser passer comme inaperçues.

Mademoiselle Geneviève n'est qu'une bluette humoristique qui fait honneur à l'esprit de M. Quatrelles. La Cigarette n'est qu'une aimable fantaisie, où se retrouvent les qualités et les défauts de ces deux Parisiens, MM. Meilhac et Narrey. Quant à *Ducanois*, ce n'est qu'un monologue en vers libres, dans lequel M. Paul Ferrier a de nouveau encadré la figure d'un avocat déjà exposé par lui au Théâtre-Français.

THÉÂTRE-CLUNY. — Les forçats ne se plaindront pas des auteurs dramatiques : ceux-ci, depuis quelque temps, leur ouvrent toutes les portes... au théâtre. Il est vrai qu'il s'agit toujours de galériens innocents.

Le *Mariage d'un forçat*, de M. A. Bouvier et E. Brault, est un drame à effets violents, invraisemblable souvent, mais intéressant toujours.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Nous devons annoncer à nos lectrices que la *Ville de Saint-Denis* sera représentée à l'Exposition universelle, — groupe « habillement », classe 38. Une belle vitrine, contenant les spécimens de costumes, témoignera du bon goût et du savoir-faire de cette maison, dont plus d'une jolie visiteuse voudra ensuite aller visiter les grands magasins (91, 93 et 95, rue du faubourg Saint-Denis).

Aujourd'hui, nous voulons indiquer une « occasion » étonnante, offerte au public par la *Ville de Saint-Denis*. Ce sont des costumes de première communion, à 12 fr. 50, pour fillettes, comprenant la jupe avec un grand ourlet, le corsage à plis avec col et jabot ruchés, enfin le grand voile de 2 mètres 40. — Le costume complet pour jeune garçon se compose d'une veste anglaise en drap, d'un pantalon de coutil blanc, d'un gilet de piqué blanc, le tout marqué 9 fr. 25.

Peu de maisons soignent et réussissent aussi bien le costume d'enfant que la *Ville de Saint-Denis*, et, ce qui n'est pas un mince mérite, dans des conditions de prix fort avantageuses. Nous avons remarqué un grand nombre de bien jolis modèles, mais nous n'en pouvons citer que quelques-uns. C'est d'abord un paletot, long vêtement de drap mastic doublé, ayant collet, poches et parements à bords piqués, dont le prix varie selon l'âge de l'enfant, c'est-à-dire de 7 fr. 75 pour bébé de deux ans, jusqu'à 22 fr., pour enfant de douze ans. — Notons encore le costume *Helena*, en toile bleue, avec de gros plis dans le dos et soutaches blanches, dont le prix varie de 2 à 7 francs. — Un costume paysanne en toile ou oxford, pour tout âge également et très-soigné, avec jupon, tunique et corsage blouse, le tout garni de broderie blanche et de nœuds de faille : 18 fr. pour fillette de dix ans.

Le salon des modes, à la *Ville de Saint-Denis*, offre toutes les ressources imaginables; on n'en sort plus, une fois qu'on y est entré : l'embarras du choix augmente à mesure qu'on examine tous les gracieux types qui s'y grouvent réunis. Prenons au hasard : la capote *Carmen* en paille noire, garnie d'étoffe chiffonnée à 8 fr. 50; le chapeau *Méa*, en paille de riz blanche, garni d'une couronne de fleurs et de choux de satin, avec longues brides partant du bavolet, à 22 fr.; le *Giraldia*, forme Marie-Stuart, en paille de fantaisie, avec gentil piquet de fleurs, ruban et bordure velours, à 15 fr. 50; la *Juana*, riche et gracieuse capote en paille de fantaisie brune, entourée d'une guirlande de fleurs de sureau, avec flots de ruban et brides de teintes variées, à 19 fr.; etc. Ajoutons seulement qu'il y a des chapeaux de jardin, genre Japonais à 1 fr. 95, et des chapeaux de campagne à 3 fr. 50; les uns et les autres agréablement garnis.

Que nos lectrices demandent à la *Ville de Saint-Denis* son bel album illustré : elles y verront tous les modèles que nous venons d'énumérer et bien d'autres encore, ainsi que de gracieuses parures de lingerie, de la plus haute nouveauté, à 7 fr. 50 et 9 fr. 90.

— La maison de PLUMENT (33, rue Vivienne) devance, pour ainsi dire, la mode; son jupon blanc à traîne mobile, créé depuis quelques mois déjà, est bien le modèle le plus favorable aux toilettes du jour qu'il soit possible d'imaginer. On peut, à volonté, le porter avec le costume court et avec la robe habillée; rentre-t-on chez soi un peu pressée pour faire toilette? la femme de chambre boutonne la traîne au jupon, sans qu'on ait eu la peine d'ôter celui-ci. La maison de Plument possède plusieurs modèles de ce caractère; dans le nombre, il faut compter la traîne balayeuse, ornée d'un plissé et qui peut faire le tour de la robe, autour de laquelle on l'attache. La traîne seule avec sa balayeuse coûte 12 francs.

Revenons encore sur la série nouvelle des jolis Jupons de percale d'Oxford que vient d'éditer la maison de Plument. C'est un précieux élément à utiliser pendant ces temps d'Exposition, puisqu'il est si fort question du costume court. Nous ne doutons pas que nos lectrices ne soient de cet avis, surtout si elles peuvent juger par elles-mêmes de la grâce et de la fraîcheur des modèles. Une polonaise avec cela, ou une grande matinée, et voilà un habillement complet.

SPECIALITÉS

Le produit connu sous le nom de *Crème Simon* ne doit point être confondu avec les crèmes qu'on trouve généralement chez les parfumeurs. Elle possède des qualités particulières et indiscutables, sur lesquelles on ne saurait trop appeler l'attention.

La *Crème Simon* blanchit et parfume la peau; elle préserve des rides et des gerçures, détruit les mauvais effets des fards et le hâle. Elle a pour base la glycérine, et il ne s'y mêle aucun corps gras : aussi se conserve-t-elle indéfiniment, sous n'importe quel climat et par toute température.

Il convient de faire usage, en même temps, de la *Poudre Figaro*, préparée sans bismuth et qui complète l'effet de la crème. Ces préparations sont éminemment hygiéniques et conviennent sous tous les rapports aux femmes élégantes. On les trouve dans toutes les bonnes maisons de pharmacie et de parfumerie. Pour la vente en gros, s'adresser à Paris, rue de Provence, 36.

M. d'A.

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes de printemps et d'été**, et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est maintenant à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée dès son apparition, sans retard et franco, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AN. GOUBAUD et FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.

Paris, 6, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.